



ΕΙΣ ΜΝΗΜΗΝ

ΣΤΥΡΙΔΩΝΟΣ
ΛΑΜΠΡΟΥ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ 1935



ΕΠΙΤΡΟΠΗ ΕΚΔΟΣΕΩΣ ΤΩΝ ΚΑΤΑΛΟΙΠΩΝ
ΣΤΥΡΙΔΩΝΟΣ ΛΑΜΠΡΟΥ

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΝ ΑΘΗΝΩΝ
ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ
ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΕΠ. ΚΑΘΗΜΕΡΟΝ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ

Ε.ρ. Δ. της Κ.τ.Π.
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2006

1. D. C. HESSELING

KORAÏS ET SES AMIS HOLLANDAIS

La gratitude est une qualité caractéristique d'une âme fière et généreuse telle que celle d'Adamantios Korais. Jamais il n'a oublié ceux qui dans les périodes difficiles de sa vie lui ont été bienveillants et il tenait plus à se rappeler les bienfaits reçus qu'à se remémorer ce qui lui était survenu dans ses voyages. Lui, qui dans ses « prolégomènes », dans ses notes, et en toute circonstance où il s'agissait de l'hellénisme, n'évitait pas la prolixité, fit preuve d'une concision et d'une modestie admirables, lorsqu'il se mit à composer sa biographie: 25 pages in 8°¹ lui suffirent pour nous raconter l'histoire de cette vie de 80 ans, qui lui fournit l'occasion de connaître plus d'un changement important; pendant sa jeunesse il a souffert de la domination turque, en France il a été témoin oculaire des angoisses de la Terreur, de la splendeur de l'épopée napoléonienne et des vicissitudes du règne qui y succéda. De tout cela il n'y donne aucun détail, mais dans le cadre si restreint de son autobiographie il revient plusieurs fois sur les deux pasteurs hollandais, Bernard Keun, connu à Smyrne et Adriaan Buurt son protecteur à Amsterdam, qu'il a vénérés à l'égal de son père. J'espère qu'il intéressera les Grecs d'apprendre sur ces deux hommes quelques détails empruntés à des sources hollandaises, la plupart de date récente, et, à cause de cela, ne figurant pas dans la biographie de Théreianos (3 t., Trieste, 1890). Je passerai sous silence à peu près tout ce qui se trouve dans les *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette*, Paris, 1877 et dans la collection intitulée *Tà μετὰ θάνατον εὐρεθέντα συγγράμματα*, 1881-1891.

Bernard Keun naquit en 1733 et fut nommé pasteur de l'église protestante réformée de Smyrne² le 30 Juin 1755. Il arriva à son poste en Janvier 1756 remplaçant un pasteur dont la conduite avait laissé beaucoup à désirer. Keun, jeune savant, prédicateur éloquent et esprit tolérant, réussit bientôt à se gagner la confiance et l'estime de la communauté Smyrniote.

¹ Voir la *Συλλογή τῶν... προλεγομένων* I, Paris, 1833, pp. 7-32. Dans l'édition de la *Βιβλιοθήκη τοῦ λαοῦ*, Athènes, Sakellarios, s. d. (environ 1885), la biographie occupe 36 pages petit in 12°.

² Voir pour l'histoire de cette église J. W. Sauberg, *de Hollandsche Gereformeerde gemeente te Smyrna*, Leiden, 1928, 247 pp. in 8°. Ce livre, basé sur une étude consciencieuse des archives, est plein d'intérêt pour l'histoire intime de la colonie hollandaise en pays turc. On pourra consulter encore le *Bulletin de la commission pour l'histoire des églises wallonnes*, et pour Keun, l'article de R. J. van Lennep *Sur l'église protestante néerlandaise de Smyrne*, paru dans l'année 1890 du *Bulletin* sus-mentionné.

On l'a nommé à juste titre le meilleur pasteur que la petite église de Smyrne ait connu. On cite comme exemple de sa tolérance, qu'il permettait aux luthéraniens et aux mennonites qui se trouvaient à Smyrne, de participer à la Sainte Cène dans cette église calviniste, acte de tolérance bien rare au 17^e et au 18^e siècle. Sa grande compétence comme pasteur, dans un milieu où des marins de tant de nationalités différentes se rencontraient, se manifestait encore par sa capacité de prêcher l'Évangile en hollandais, en allemand, en italien et en français. Son séjour à Smyrne, interrompu par un voyage de six mois à Constantinople (1759) et par deux voyages plus longs en Italie et en Hollande (1765 et 1778), dura jusqu'à sa mort (1801).

Ce fut en 1766 que Koraïs devint le disciple et bientôt l'ami dévoué de cet homme remarquable, donc à une époque où le pasteur avait déjà passé sept ou huit ans dans un milieu grec. Comment s'expliquer que dans ces conditions un homme intelligent et possédant le don des langues n'eût pas appris la prononciation du grec actuel? On lit cependant dans l'Autobiographie que Κευν ἐζήτην Γραικὸν ἐπιστήμονα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης διὰ τὴν τελειοποίησιν τὴν ὅποιαν εἶχε γνῶσιν αὐτῆς. Koraïs se présenta et vit bientôt que son élève ἐγνώριζε τὴν γλῶσσαν ἴσως ἐντελέστερον que lui-même et que δὲν ἐχρειάζετο παρὰ τὴν διδασχὴν τῆς σημερινῆς προφορᾶς. Peut-être faut-il interpréter ces phrases peu claires dans ce sens que Keun désirait des leçons de conversation dans une langue plus rapprochée du grec classique que la langue trop vulgaire, mélangée de mots turcs et italiens qu'il entendait parler par le bas peuple de Smyrne. Le fait qu'il chercha un Grec *instruit* (ἐπιστήμων) milite en faveur de cette explication.

On peut fixer comme date de la première rencontre des deux amis l'automne de l'année 1766. Koraïs avait alors dix-huit ans; un an plus tôt il s'était adressé à un juif ignorant pour apprendre le hébreu, démarche que certainement il n'aurait pas faite si alors il avait pu s'adresser à Keun, qui savait assez bien cette langue. Mais le pasteur hollandais était absent, et ne rentra que dans la seconde moitié de 1766. Quant aux années précédentes 1765, il est probable que Koraïs ne connut que de nom le pasteur de la petite église hollandaise, celui que plus tard il appelait ὁ δόμνος, forme grécisée du mot hollandais «dominee» (= pasteur), qui à son tour n'est autre chose que le vocatif, devenu nominatif, du latin *dominus*.

Les six années (1766-1772) que Koraïs profita de l'enseignement et du commerce agréable de Keun furent pour lui le temps le plus heureux de sa vie («τὸν χρόνον τοῦτον νομίζω κ' ἐνθυμοῦμαι μ' εὐγνωμοσύνην ὡς τὸ εὐτυχέστερον μέρος τῆς ζωῆς μου»). D'autre part le pasteur était enchanté d'avoir comme disciple un jeune homme si intelligent, si avide d'instruction et si idéaliste. Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre, non seulement à cause de l'intérêt scientifique qu'ils avaient en commun, mais aussi par la

largeur de leurs idées, par la tolérance qui les distinguait. Keun prêchait une morale sévère, mais il n'avait rien d'un propagandiste du calvinisme. Leur affection était une amitié pour la vie.

En 1772 Koraïs partit pour Amsterdam, où il resta six ans comme représentant de la maison de commerce de son père. Il ne nous a rien dit de son activité commerciale, ce qui a fait croire qu'il n'y mettait pas beaucoup d'ardeur et qu'il s'occupait plus de philologie que de l'échange des soieries que lui avait confiées son père. Peut-être on a eu tort. Il est vrai que son séjour à Amsterdam l'a initié à la méthode des philologues hollandais de son temps, de telle sorte qu'à juste titre Schweighäuser le compte parmi les savants de l'école hollandaise¹, mais nulle part il ne fait mention des célèbres philologues qui professaient alors les langues classiques soit à Amsterdam soit à Leide ou à Utrecht. Les noms de Burman fils (de 1714-1773 à Amsterdam), de Wyttenbach (de 1761 à 1799 Amsterdam), de Valckenaer (de 1766 à 1785 à Leide), de Ruhnkenius (de 1761 à 1798 à Leide) ne figurent pas dans son autobiographie, quoiqu'il soit très peu probable qu'il n'en ait connu aucun personnellement. Si l'on n'a pas le droit de rien conclure de son silence à cet égard, il paraît téméraire au même compte de l'accuser d'un manque de zèle pour les affaires de son père. Supposons plutôt que le commerce des soieries était assez faible et lui laissait beaucoup de loisir.

Quoi qu'il en soit, il ne parle que d'un seul homme de marque qu'il ait fréquenté à Amsterdam, et de celui-là avec enthousiasme et gratitude. Ce fut encore un pasteur calviniste, un ami de Keun. A son départ de Smyrne Koraïs était muni d'une lettre de recommandation écrite par Keun à Adriaan Buurt, théologien renommé et le plus en vogue parmi les 28 pasteurs que comptait alors l'église réformée d'Amsterdam.

Buurt (1711-1781) était le fils d'un simple pasteur de province, mais sa réputation de théologien distingué, et plus encore son mariage avec la riche baronne Josine Caroline van Lijnden, lui avaient valu une position très honorable dans le grand monde d'Amsterdam. D'après Koraïs Buurt était beaucoup plus savant que Keun²; en tout cas il a publié des livres dont de son temps on a fait grand cas, quoiqu'ils fussent bientôt oubliés et que déjà 50 ans après sa mort les spécialistes ont porté sur eux un jugement assez sévère³. C'était un logicien rigoureux, un bon philosophe,

¹ Schweighäuser, à la page cxvii de l'introduction à son édition d'Athénée.

² Voir τὰ μετὰ θάνατον εὐσεβήματα IV, 1, p. 81, où l'on trouve une observation assez originale sur les deux bienfaiteurs, Koraïs se refusa de faire un article sur Keun pour un dictionnaire biographique en alléguant que Keun fut avant tout un homme vertueux et que de tels dictionnaires sont faits pour immortaliser les inventeurs de systèmes dangereux, tels que ceux de Spinoza et de Hobbes.

³ Voir Ypey et Dermout, *Geschiedenis der Nederl. Herv. Kerh*, Breda, 1827, IV, p. 62 et Glasius, *Godgeleerd Nederland*, Bois-le-Duc, 1852, i. v. Buurt.

mais un exégète médiocre. Peut-être sa philosophie, aussi bien que sa moindre aptitude pour l'exégèse des questions épineuses du texte biblique, ont développé chez lui un esprit de tolérance semblable à celui de son ami Keun. En tout cas c'était un homme de bien, secourable aux pauvres et porté à être utile aux jeunes gens désireux de s'instruire. Korais nous a raconté que deux fois par semaine il réunissait dans sa maison des fils de famille auxquels il enseignait la logique; le jeune Grec que Buurt, qui n'avait pas d'enfants, considérait comme son fils, y assistait. La langue, le hollandais, dans laquelle le livre dont on se servait était écrit, ne lui fit aucune difficulté; probablement il en avait appris les rudiments chez son ami Keun. Comme beaucoup de ses concitoyens riches, Buurt possédait un cabinet de curiosités qui contenait des objets se rapportant à la physique et à l'histoire naturelle, mais aussi des «raretés», telles qu'un tissu fait d'un papier spécial, une tabatière indienne etc. Ce dilettantisme pourra faire sourire, mais n'oublions pas que pour un jeune homme qui à cette époque venait de Smyrne ces niaiseries étaient souvent des révélations.

Les lecteurs de l'autobiographie savent qu'en même temps que son mari, mais dans une autre salle, Madame Buurt recevait de jeunes filles et leur enseignait également la logique. On voit, que c'était une femme aux idées avancées; encore un petit effort: suppression d'une des deux salles, fusion des deux enseignements et voilà, en plein 18^e siècle, un système de coéducation très moderne. En effet, Madame Buurt était une personne très remarquable par ses connaissances et par sa participation enthousiaste aux travaux de son mari. Elle publia une exégèse de deux psaumes, composa un abrégé d'un gros livre de son mari et, après la mort de celui-ci, elle fit paraître — en 1783 et en 1786 — les deux dernières parties d'un manuel théologique que le défunt n'avait pu mettre sous presse. Le renom qu'avait obtenu son érudition lui valut la visite de voyageurs étrangers. Ainsi le Suédois J.J. Björnstahl, de passage à Amsterdam¹, vint la voir et s'entretint avec elle de questions philosophiques; il cite d'elle le jugement suivant: «la vérité est une, qu'elle soit dite par femme ou par homme»² expression qui aujourd'hui nous fait l'effet d'un truisme, mais que notre voyageur jugea digne d'être signalée.

On sait que le séjour à Amsterdam prit fin en 1778. Bien contre son gré Korais se trouva de nouveau à Smyrne, où seule la conversation avec Keun pouvait assouvir sa soif d'instruction. De retour d'un pays civilisé il détestait plus que jamais la barbarie turque.

Enfin, l'heure de la délivrance sonna: en 1782 il put se rendre à

¹ *Logica of Redenkunde*, Amsterdam, 1770.

² Voir J. J. Björnstahl, *Reize door Europa en het Oosten*, 1783, V, p. 451.

Montpellier; il y acheva, après un séjour de quatre ans, ses études de médecine. Après la mort de son père, survenue presque immédiatement après son arrivée à Montpellier, sa position financière était devenue des plus difficiles, malgré le secours de sa famille et de Keun, qui l'une et l'autre étaient plus riches en bonne volonté qu'en argent. Toutefois il se tira d'affaire et en témoignage de sa reconnaissance pour tout ce qu'il devait à son ami le pasteur, il lui dédia sa thèse de docteur en médecine.

Dans le recueil de lettres de Koraïs à Chardon de la Rochette, suivi de quelques autres adressées à divers savants (voir ci-dessus p. 1) on en trouve une demi-douzaine envoyées à Keun. Sans aucun doute la correspondance entre les deux amis, si éloignés l'un de l'autre, ne s'est point bornée à ce petit nombre de lettres. Comme preuve je citerai une lettre de Koraïs à Anse de Villoison, dans laquelle on lit: «le brave Ministre Keun me charge de vous faire ses amitiés». Cette lettre est conservée à la Bibliothèque de l'Université de Leide; elle ne porte aucune date, mais elle remonte à la fin du 18^e siècle, puisqu'elle se rapporte à des informations fournies par Koraïs à un médecin hollandais, J. S. Bernard, qui mourut à Arnheim en 1792. Ce savant, né à Berlin en 1718, avait fait ses études en Hollande et y resta jusqu'à sa mort¹. Il a publié des éditions de plusieurs médecins byzantins, le texte du grammairien connu sous le nom *Θωμάς ὁ μάλιστα*², et des observations sur différents auteurs grecs. Les études faites par Bernard pour son édition de la *Σύνοψις ἐν ἐπιτομῇ τῆς λατινικῆς πάσης τέχνης* de Théophane Nonnos³ (parue à Gotha en 1795, donc après sa mort) l'ont mis en relation avec Koraïs par l'intermédiaire d'Anse de Villoison. Dans la préface de son livre (p. XVIII et suiv.) il mentionne en en termes éloquents tout ce qu'il doit aux observations et aux conjectures de son collègue grec.

A la prière de M. J. Gennadios de Londres la lettre d'Anse de Villoison a été photographiée en Juillet 1923. Je ne sais pas si on l'a publiée et il m'est impossible de vérifier ce qui en est. Elle contient une discussion sur quelques passages de Nonnos, d'Achille Tatius et de Sophocle; on y trouve en outre deux observations, portant sur la langue moderne qui me paraissent présenter quelque intérêt. En premier lieu Koraïs compare le

¹ On trouve des renseignements sur sa vie et une liste de ses nombreux écrits dans A. J. van der Aa, *Biographisch Woordenboek*, Haarlem, 1852, i. v. *Bernard*.

² Voir Krumbacher, *Gesch. der byzant. Litt.* München, pp. 548-550; l'édition de Bernard est de 1757.

³ Sur ce livre dédié à Constantin Porphyrogénète on consultera Krumbacher, *Gesch. der byzant. Litt.* p. 614, et sur l'édition de Bernard l'article du Docteur G. A. Costomiris inséré dans la *Revue des Etudes gr.* III (1891), p. 100.

terme εὐλογία¹ pour «petite vérole» au mot turc «moubarek», désignant la même maladie et emprunté à l'arabe.

M. J. H. Kramers professeur de turc à l'Université de Leide, a eu la bonté de m'apprendre que ce mot, qu'il écrit «mubarek», est d'origine un participe passif arabe, signifiant «béni», et, comme Korais, il nous rappelle le nom hébreu Baruch (= Benedictus). Il y ajoute qu'il ne connaît pas la signification «petite vérole», le nom ordinaire de cette maladie étant en turc «cıcekk illeti» = «maladie fleurie».

Le fait que «mubarek» n'est pas un substantif me fait conclure que, pour le mot grec comme pour le mot turc, il ne s'agit pas d'un emprunt, mais que les deux termes sont d'origine différente, quoique reposant sur un même euphémisme. Peut-être faut-il considérer «mubarek» comme une locution locale appartenant au turc parlé à Smyrne.

Ensuite Korais nous donne une information que je citerai textuellement: «il y a chez nous trois degrés d'appellations honorifiques. Le dernier est celui de μάστορης (magister), qu'on donne aux artistes mécaniques² vient ensuite le κῦρ qu'on donne à ceux qui professent les arts libéraux et aux petits marchands en détail. Les négociants et tous ceux qu'on appelle chez vous *gens comme il faut* (et qui sont souvent comme il ne faut pas être) ont en partage le κυρίαζης ou κυρίαζιος».

La bibliothèque de Leide possède une autre lettre de Korais adressée à un savant hollandais, van Swinden³, qu'il remercie du témoignage de ses sentiments philhellènes. Cette lettre est datée 5 Octobre 1803. Korais y exprime sa foi dans l'avenir de son peuple. «La nation grecque, dit-il, a pris l'essor et se dirige vers la perfection d'un pas si ferme et si soutenu qu'il n'est pas possible de l'arrêter ou de le faire rétrograder».

Les quelques faits que j'ai cités dans ce mémoire sommaire prouvent, ce me semble, que Korais s'est toujours intéressé au pays où dans sa jeunesse il a passé des jours heureux et profitables.

Wassenaar, Février 1932.

¹ Aujourd'hui on dit εὐλογία, mais le pluriel se lit dans les dictionnaires de Portius, de Ducange et de Somavera, tous appartenant au 17^e et aux premières années du 18^e siècle.

² D'après le dictionnaire de Hatzfeld en Darmesteter un mot vieilli pour *artisans*.

³ J. H. van Swinden (1746-1823) fut un mathématicien et un astronome célèbre; il fut délégué à Paris de 1798 à 1799 pour y prendre part aux conférences du comité chargé de la réforme du système métrique.